

Littéralement et dans plusieurs sens : Le texte

J Anis

Citer ce document / Cite this document :

Anis J. Littéralement et dans plusieurs sens : Le texte. In: Linx, n°12, 1985. Sujet, Forme, Sens. pp. 25-36;

doi : <https://doi.org/10.3406/linx.1985.1020>

https://www.persee.fr/doc/linx_0246-8743_1985_num_12_1_1020

Fichier pdf généré le 03/04/2018

Jacques ANIS (C.R.L. Paris X)

LITTERALEMENT ET DANS PLUSIEURS SENS : LE TEXTE.

Cet article est issu d'une question naïve mais incontournable qui s'est imposée à moi quand j'ai abordé pour la première fois le domaine de ce qu'il est convenu d'appeler, depuis BELLEMIN-NOEL (1972), l'*avant-texte* - et avec d'autant plus de force et d'acuité que je commençais par l'étude d'un document aussi ambigu que *La Fabrique du Pré* de PONGE : les brouillons littéraires sont-ils ou non des *textes*? L'impossibilité manifeste de donner une réponse univoque à cette question me contraignait à désagréger le conglomerat théorique dont je m'étais contenté jusqu'alors, bricolage hétéroclite empruntant au structuralisme et au post-structuralisme l'immanence et la clôture, la matérialité et l'infinitude, l'isotopie, la signifiante, l'intertextualité... Certes le *Texte* n'est plus aujourd'hui drapeau avant-gardiste, slogan, maître-mot, évangile et aucun modèle ne peut prétendre à la totalisation, ne peut offrir la "théorie du texte" (cf. BARTHES 1968-75). L'évolution des recherches dans le domaine du texte a fait apparaître la multiplicité des déterminations : linguistiques, trans-linguistiques, sémiotiques, pragmatiques, sociologiques. Je ne prétends pas ici "refaire le monde", mais simplement mettre en relief certains aspects que les linguistes et sémioticiens ont jusqu'à maintenant relativement négligés, en m'appuyant sur trois types d'éléments :

- les recherches que j'ai menées sur certains textes et avant-textes littéraires;

- les données de la langue commune, telles que les font notamment apparaître les articles "*TEXTE*" de *Lexis* et du *petit Robert* (1);

- et enfin *l'air du temps*, j'entends ce que l'on commence à entrevoir des répercussions fondamentales de la "révolution informatique" sur la nature, le statut et donc les théorisations du texte.

Je commencerai par présenter ma première tentative de faire fonctionner la polysémie du concept. Il s'agit d'une construction idiolectale très candide, dont la superficialité permet d'entrevoir *a contrario* les abîmes

qu'elle recouvre; mon but était d'esquisser un modèle qui fonderait une intuition simple de départ : le brouillon littéraire *est et n'est pas* un texte. Pour cela, on pouvait construire une série de définitions emboîtées les unes dans les autres par spécification croissante.

T 1 : ensemble verbal.

T 2 : ensemble verbal écrit.

T 3 : ensemble verbal écrit cohérent.

T 4 : ensemble verbal écrit cohérent formant un tout.

T 5 : ensemble verbal écrit cohérent formant un tout clos.

T 6 : ensemble verbal écrit cohérent formant un tout clos achevé.

T 7 : ensemble verbal écrit cohérent formant un tout clos achevé définitif.

T 8 : ensemble verbal écrit cohérent formant un tout clos achevé définitif publié.

Commentons rapidement :

T 1 : Parce que nous voulons rester en contact étroit avec l'usage commun et pour des raisons théoriques de fond - la différence écrit/oral n'est pas pour nous de *substance* mais de *forme* -, nous écartons l'acception hjelmslevienne : données linguistiques non analysées, équivalent de *processus* (vs *système*), sans référence à l'oral ou au scriptural (2); de même, nous récusons l'assimilation du *texte* au *discours*, liée sans doute comme le suggèrent A. J. GREIMAS et J. COURTES (1979, p. 390) à l'influence d'usages non français, et qui peut aboutir, comme ils le signalent, à force de généralisation, à parler du "texte" d'un "rituel" ou d'un ballet" (ibid.) (3).

T 2 : Ici, nous hésitons : des mots ou des énoncés d'où n'émerge pas une signification globale sont-ils des textes? on voit poindre l'aporie du *texte illisible*. Pour des raisons analogues à celles formulées à propos de la définition précédente, nous préférons intégrer au concept de texte la caractéristique de continuité et nous prendrons donc comme point de départ

T 3 : Nous entendons ici cohérence en un sens très large, qui englobe aussi bien la lisibilité d'une page du *Monde* que celle d'un texte surréaliste; même s'il n'y a pas thématization explicite, on peut construire une ou plusieurs isotopies de contenu, des fils conducteurs qui s'entrecroisent souterrainement. Une page de brouillon de Ponge ou de Valéry

satisfait sans conteste à ce critère.

T 4 : Il s'agit d'une unité structurale d'un niveau au moins égal à la phrase : énoncé, paragraphe, strophe, poème, chapitre ...

T 5 : Un ensemble ayant un début et une fin, ces notions ne prenant un sens qu'en relation avec des *genres*; nous reviendrons sur l'incertitude, ou plutôt la relativité de la *complétude* des textes (que le concept de *récurtivité* permet d'éclairer); seuls les genres les plus stéréotypés ont des frontières nettes : un conte traditionnel ("Il était une fois ... Ils se marièrent et ils eurent beaucoup d'enfants."); un sonnet (ou toute autre forme poétique fixe du même type); une lettre (variantes de début - mais toujours présence de la même catégorie d'éléments, fin marquée par la formule de politesse et la signature - avec l'exception réglée du *P.S.*) ...

T 6 : La notion d'*achèvement* a inspiré des plumes illustres (on se rappelle les lignes que Baudelaire lui a consacrées!); nous lui donnons ici une acception très limitée, définie au niveau micro-structurel : pour qu'un texte soit achevé, il faut qu'il ne comporte pas de "trous" : tous ses énoncés doivent être complets, acceptables linguistiquement; s'il s'agit de vers traditionnels, leur longueur ne peut être inférieure ou supérieure au mètre (4).

T 7 : Le caractère *définitif* ne peut évidemment être déterminé que rétroactivement, après publication; c'est ordinairement à ce stade que s'attache le terme éditorial de *manuscrit*, même s'il ne s'agit pas d'un document écrit à la main et de la main de l'auteur - ce qu'on appelle le "manuscrit autographe" (5), mais d'un document dactylographié (par l'auteur lui-même ou non) - auquel on donnera le nom barbare de "tapuscrit" ou la pédantesque dénomination de "dactylogramme".

T 8 : Nous reviendrons plus loin sur le seuil fondamental que constitue la publication.

Si l'on se réfère au modèle littéraire traditionnel, *T 2* à *T 6* relèvent du vaste domaine des brouillons ou de l'*avant-texte*; *T 7* et *T 8* ne sont pas différenciés, ou plutôt on laisse dans l'ombre *T 8* pour exposer aux feux de la rampe *T 7*, qui correspond à l'intention créatrice de l'écrivain, l'impression n'étant qu'un problème d'intendance. Pour nous dégager

de cette conception idéologique dominante et prégnante, il nous semble nécessaire d'élargir la réflexion aux textes de toute nature, ce qui nous conduira à approfondir la notion de *texte* dans un cadre sémio-pragmatique.

Nous avons essayé, à partir de l'analyse des articles de deux dictionnaires non spécialisés, de mettre en relief les traits qui font la complexité, mais aussi la cohérence de cette notion (6).

Le texte est-il nécessairement *écrit*? Oui; la seule acception qui en fait un équivalent de "message verbal est celle-ci : Le texte d'une chanson, d'un opéra (opposé à musique) (R). Cependant, même si ce qui compte ici est le langage (vs la musique) - Les paroles d'une oeuvre lyrique (L.), les mots sont imprimés sur un livret ou une partition, et c'est ce qui permet de les fixer. C'est d'ailleurs cet aspect qui est mis en valeur, dans un domaine proche, par le sens Transcription écrite des paroles d'un enregistrement sonore (R.).

Le texte est une *médiation* (Il est "transitif", souligne ARRIVE in 1978, p. 6042); il est l'expression de quelque chose qui le dépasse : Le texte d'une oeuvre (L.); Le texte d'une loi, d'une constitution (R.).

Le texte est une *institution*, il a un statut juridique et doit donc être la traduction sincère d'une intention originelle - qu'elle émane d'un *auteur* individuel ou collectif : écrit considéré dans sa rédaction originale et authentique (R.); Oeuvre ou document authentique qui constitue la source d'une discipline, d'une culture : Les textes grecs et latins. Les textes législatifs, juridiques, sacrés (L.).

Dans ces deux articles la *matérialité* n'est pas au premier plan; on peut néanmoins citer ce passage de l'un d'eux : La page imprimée, écrite, dactylographiée (par oppos. aux marges, aux illustrations) : Il y a des illustrations dans le texte. Un texte serré, dense, compact, aéré. Un texte tapé à la machine, ronéotypé. (L.).

Le texte, opposé au commentaire, aux notes. Le texte, opposé à la traduction ou à la paraphrase (R.). Certes, certes, mais s'il est si important de le distinguer des gloses, c'est qu'au sein de l'Eglise ou de l'Ecole, il est manipulé et trituré : Relig. Passage de l'Ecriture sainte qu'un prédicateur cite au début de son sermon et qui lui sert de sujet, ou qu'il cite au cours de son serment pour appuyer un développement (R.). Sujet d'inter-

prétations, de réflexions (L.). Cour. Sujet. Le texte d'un devoir, d'une dissertation (R.). Pour ce type de besoins, le texte est nécessairement débité en tranches : Fragment d'une oeuvre détaché pour des besoins didactiques : Un recueil de textes choisis (syn. MORCEAU) ... (L.). Page, fragment d'une oeuvre, caractéristique de la pensée ou de l'art de l'auteur. Choix de textes (...). Explication de texte. "Citer d'une voix creuse, un texte de Jaurès sur les dangers de la diplomatie secrète" (MART. DU G.) (R.).

Ce corpus lexicographique met en lumière l'enracinement du texte dans le social : on peut pratiquement considérer qu'un individu isolé ne saurait produire de textes, si ce n'est à destination d'un corps social imaginaire (voir Robinson et la Charte de l'île de Spéranza). Nous avons dit plus haut que, dans le modèle littéraire, le texte proprement dit était *T 7* : "ensemble verbal écrit cohérent formant un tout clos achevé définitif", soit le produit exclusif du créateur, la publication constituant un élément accessoire. Il nous semble bien plutôt qu'il s'agit du critère essentiel - et d'autant plus que la modernité, comme on le verra plus loin, remet en cause les autres caractéristiques. De fait, un trait fondamental permet de rejeter *T 7* vers l'*avant-texte* : tant qu'il n'y a pas eu publication, le message écrit reste *auto-communicatif*. L'apparition du destinataire-lecteur permet en quelque sorte au texte d'entrer en fonctionnement, de passer du stade du virtuel au stade de l'**actuel** car, comme le dit la "quatrième de couverture de ECO (1979) :

Un texte est une machine paresseuse qui demande au lecteur de faire une partie de son travail. Un texte est une surface de manifestation linguistique dont le contenu est construit moyennant des actes de coopération de la part du lecteur et qui présuppose du "non-dit" ou du "déjà-dit" (et donc d'autres textes, et l'univers entier de la compétence encyclopédique d'une époque), qui dessine des intervalles et des espaces blancs, et va jusqu'à postuler que le lecteur développe pour son propre compte des "chapitres fantasmés".

(traduit par nous)

La prise de conscience du rôle du lecteur - et ce dès la conception, en tant qu'image construite par l'auteur - n'est d'ailleurs pas un phénomène récent et, comme il est bien connu, des auteurs comme STERNE ET DIDEROT

ont essayé d'inclure le lecteur dans la fiction, de l'*écrire*, en quelque sorte.

Par ailleurs, faire l'impasse sur l'intervalle entre *T 7* et *T 8*, c'est négliger tout un travail, où il y a place encore pour l'activité de l'écrivain, qui peut encore corriger *sur épreuves*, mais où il n'est plus seul : il ne peut agir, essentiellement, que par négociation, sur un processus qui lui échappe pour la plus grande part, dans la mesure où il est mis en oeuvre par l'éditeur et l'imprimeur et fondamentalement déterminé par les contraintes socio-économiques. Ainsi arrive-t-il fréquemment que le titre d'un ouvrage soit pratiquement imposé à l'auteur par l'éditeur.

Mais le passage au livre est en lui-même essentiel, comme nous l'ont démontré avec éclat les grands créateurs de la fin du XIX^e siècle et du XX^e siècle, les promoteurs de la *Révolution typographique* (7), les MALLARME (8), CENDRARS, ELUARD, QUENEAU, BUTOR, MANO et autres MASSIN. Il faut cependant affirmer que si leurs oeuvres mettent tout particulièrement en lumière l'*espace textuel* (9), il ne faut pas limiter cette notion à des créations qui - pour représentatives et avancées qu'elles soient - resteraient néanmoins marginales. Le texte, qu'il soit littéraire ou non, ne peut se définir sur un plan purement verbal - alphabétique -, on doit y intégrer la ponctuation, le caractère, la mise en page, ce que J. VIRBEL (1982, *passim*) appelle la "mise en forme matérielle des textes (MFM)" ou - formulation qui nous semble encore plus adéquate - la "composante matérielle des structures textuelles".

Il est un autre aspect fondamental que l'espace du livre manifeste : le fait qu'un texte se lit le plus souvent *dans* d'autres textes (faudrait-il parler d'"*in-textualité*"?!). Prenons un exemple : le texte de Paul VERLAINE intitulé *Charleroi* peut se lire dans *Paysages belges*, ensemble lui-même enchâssé dans *Romances sans paroles*, recueil intégré aux *Oeuvres poétiques complètes* de la Pléiade (Gallimard, 1962, pp. 197-198 pour le poème cité). Par analogie avec la phrase en syntaxe, on pourrait parler de *récurtivité du texte* : un ensemble de textes est un texte, un morceau de texte est un texte (par exemple, comme on l'a vu plus haut dans la pratique scolaire ou cléricale). Dans le choix du *niveau* auquel le texte est défini s'exerce la liberté du lecteur (qu'il soit "naïf" ou "savant!"); et l'on

pourrait être tenté par cette définition vraiment minimale : *un texte est une unité de lecture.*

Texte est ce qui est donné à lire. On observera qu'à l'ère de la modernité l'achèvement et la complétude sont, nostalgiquement ou non, abandonnés par les écrivains. Sans parler du geste provocateur de F. PONGE, livrant au public dans le même livre (*La Fabrique du Pré*, Skira, 1971; cf. ANIS 1983a), on peut relever certains titres significatifs du *Nouveau recueil* du même auteur (Gallimard, 1967) : *Nouvelles notes sur Fautrier crayonnées hâtivement après sa mort* ou *Ce petit plâtre inachevé à la gloire de Fenosa en avril 1965*. Un demi-siècle auparavant, paraissaient dans *Charmes* (Gallimard, 1926) les *Fragments du Narcisse*, de Paul VALÉRY, titre révélateur d'une démarche globale que Silvio Yeschua (10) expose ainsi :

... sa soif est telle d'une forme diamantine et pure, d'une oeuvre absolument composée et absolument close qu'elle détermine la conception corollaire d'une oeuvre inévitablement ouverte; inachevée, inachevable; qui serait faite de toutes ses étapes, de tous ses états consécutifs; et où figureraient les ébauches, les réflexions, les théories, les ratures..."

L'inachèvement voulu débouche ainsi sur l'*oeuvre ouverte* - pour reprendre la formule d'ECO. Le texte définitif était jadis constitué par la sélection, à chaque étape ou noeud, d'une seule parmi la multiplicité des options possibles. Si l'auteur décide de ne pas opérer ce tri, il ouvre un large espace à la liberté du lecteur. C'est en ce sens qu'on peut comprendre la démarche de Raymond QUENEAU, offrant généreusement au public ses *Cent mille milliards de poèmes* (Gallimard, 1982).

Seule une machine peut apprécier un sonnet écrit par une autre machine (TURING).

Cet exergue malicieux nous fournira une transition - qui ne paraîtra artificielle qu'à toute première vue, dans la mesure où l'oulipisme a ouvert la voie à la création littéraire assistée par ordinateur (11) - vers le dernier volet du présent article, consacré à esquisser une analyse du statut du texte dans la société informatisée.

Nous assistons aujourd'hui aux premiers développements de nouvelles formes de production et de diffusions des textes. On peut - très grossièrement - distinguer trois aspects : production assistée par l'ordinateur de

textes de type classique, transmission par l'ordinateur de textes relativement classiques, nouvelles formes textuelles instaurant une écriture et une lecture inconnues avant la mutation informatique.

Les techniques du *traitement de textes* semblent prolonger le mouvement amorcé par les techniques précédentes qui, depuis les premières machines à écrire, tendent à rapprocher le dernier état du texte produit par l'écrivain de celui qui sera livré au public. La présente revue nous en offre justement un exemple, puisqu'il n'existe pratiquement aucune différence entre l'original que je vais livrer, les photocopies que j'en ferai et le texte que vous êtes en train de lire. De fait, avant même la vulgarisation du traitement de textes, les machines à écrire "à boule" et l'offset commençaient à résorber la distance entre ce que l'on continue à nommer *manuscrit* et l'imprimé. Les "manuscriptologues" risquent maintenant de se retrouver au chômage, dans la mesure où l'écrivain contemporain pourra fort bien effacer toute trace de ses essais, ratures, variantes, et produire directement la forme achevée et complète, nette et sans bavures, peut-être même fixée jusqu'aux **détails** du signifiant graphique. Dans ce *scénario*, la technologie moderne rendrait possible un nouveau classicisme! Cependant, il est également possible - et sans doute plus probable - que la facilité offerte de reprendre son texte, d'en tirer sur papier ou d'en *sauvegarder* plusieurs versions, maintienne l'oeuvre dans un éternel inachèvement. D'autre part, on peut se demander *où* est le texte : sur le support magnétique qui le conserve ou sur le papier où on peut le lire? Plus inquiétant : si la *main* de l'auteur ne permet plus d'authentifier le textes, qu'en sera-t-il du séculaire droit de propriété littéraire et de la protection qu'il offrait aux créateurs? On voit se profiler les spectres de la contre-façon et du piratage!

C'est essentiellement par *prétérition* que nous traiterons de la diffusion télématique de textes relativement traditionnels. On pourrait prendre comme exemple le journal *Antiope* d'*Antenne 2*, tel qu'il est transmis "en clair" au grand public. S'il s'agit de faire lire du texte sur un écran au lieu de le faire lire sur du papier, on constate que 24 lignes de 40 signes, c'est peu! Les premières versions télématiques d'organes de la presse écrite diffusées sur *Minitel* sont décevantes. Les "nouveaux supports" doivent correspondre à de nouveaux textes, conçus pour l'espace graphique de l'écran

et exploitant au maximum les possibilités de l'*interactivité*, le lecteur pouvant construire librement ses parcours de lecture.

De fait, l'ordinateur peut être porteur d'une véritable mutation de la communication scripturale. Le texte pluriel deviendrait une réalité : les spécialistes de la variante commencent déjà à s'en saisir. L'édition informatisée des manuscrits, conçue par A. GRESILLON et J.-L. LEBRAVE (12), pourrait bientôt disposer de techniques de visualisation en trois dimensions, le paradigmatique pouvant ainsi s'inscrire dans la profondeur. Comme le dit B. CERQUIGLINI, qui rêve d'offrir au lecteur les textes médiévaux dans la multiplicité de leurs variantes,

l'ordinateur est en avance sur l'imagination philologique et linguistique.

La page serait alors, proprement, tournée. Car le lecteur reste libre face au travail de l'éditeur, qu'il consulte, complète, ou met en cause; car le réseau informatique, par sa mobilité, reproduit le texte dans sa mouvance même...

(1983, p. 36)

Si l'on prend à la lettre cette "mouvance", on pensera à l'expérience menée par G. BLANCHARD d'une transposition télématique du *Coup de Dés* (13) et l'on rêvera sur la richesse du nouvel espace graphique offert aux poètes *spatialistes*.

Nous n'en sommes qu'au début... les premiers "romans télématiques" naissent. Mais dans une perspective plus vaste, le groupe de l'*A.L.A.M.O.* propose des instruments nouveaux d'écriture - dans lesquels on retrouvera l'esprit oulipiste - qui ne sont pas réservés aux professionnels mais permettent aux amateurs de produire poèmes et contes inédits (14).

On ne peut cependant écarter a priori le risque de voir des "multinationales" s'emparer de l'outil pour diffuser à grande échelle des productions textuelles standardisées, stéréotypées, appauvries, un *kit* textuel comparable aux jeux électroniques aux scénarios usés jusqu'à la corde.

L'informatisation du texte n'est ni une panacée ni un piège diabolique. Certes l'ordinateur n'est pas plus écrivain que le synthétiseur n'est musicien; mais pourquoi les producteurs de textes refuseraient-ils un amplificateur, un démultiplicateur, un nouvel espace de sens?

NOTES

(1) Respectivement p. 1780 (éd. de 1975) et p. 1955 (éd. de 1955).

(2) Voir notamment HJELMSLEV (1968-1971, pp. 21,27 et 168); cependant l'hypothèse des deux formes apparaît également en glossématique (cf. le n° 59 de *Langue française*, sept. 1983).

(3) L'hypothèse linguistique est convaincante, quand on détache ce fragment de l'*Einführung in die Textlinguistik* de W. DRESSLER (Niemeyer, Tübingen 1972) :

"... der Text (engl. discourse, frz. discours, it. discorso, russ. tekst)..."

Plus généralement, nous laissons de côté les démarches théoriciennes que nos "lexico-sémioticiens", à la page citée supra, embrassent sous l'expression :

"une nouvelle définition, selon laquelle le texte n'est constitué que des éléments sémiotiques conformes au projet théorique de la description."

Au risque de tomber dans une certaine naïveté théorique - sans méconnaître le caractère "semi-construit" de la notion de texte - nous voulons serrer d'assez près ce que la communauté linguistique entend sous ce vocable.

(4) Dans les formes traditionnelles, où les unités sont prédéterminées, les *blancs*, les *vides* différencient le brouillon du texte.

(5) Voir par exemple celui de *la Jeune Parque*, tel que le reproduit NADAL au début (hors pagination) de *Paul Valéry La Jeune Parque étude critique par Octave Nadal*, Librairie Gallimard, Fondation Bollingen, Mme Paul Valéry et le Club du meilleur livre, 1957.

(6) L'analyse fait apparaître en effet, malgré toutes les difficultés théoriques, un *consensus* assez net de la communauté linguistique sur ce qu'on pourrait appeler l'*objet de valeur TEXTE*. (cf. références note 1).

(7) L'expression est de Jacques DAMASE, qui en fit le titre d'un remarquable ouvrage (Galerie Motte, Genève, 1966).

(8) *Un coup de dés jamais n'abolira le hasard* est une oeuvre-témoin de la tentative du poète de maîtriser et d'orchestrer le signifiant graphique et aussi de son échec : l'édition de la revue *Cosmopolis* réalisée du vivant de l'auteur n'était - de l'aveu même de celui-ci dans sa Préface - qu'une ébauche; celle de Gallimard (1914) une imposture. La regrettée Mitsou RONAT en avait, avec Tibor PAPP, élaboré une version très intéressante (Change errant/d'Atelier), mais ne reposant que sur les documents accessibles. Voir sur ce point G. BLANCHARD (1984) - pour un avis de spécialiste (très légèrement différent du nôtre).

(9) Concept que nous avons construit en 74-78 pour analyser des textes dont la mise en page était au centre de la signifiante poétique - nous

les oppositions alors à la grande masse des textes, dont la spatialisation aurait été extérieure au sens.

(10) "*Substitutions*" et *Poétique chez Valéry*, in "Cahiers Paul Valéry I", Gallimard, 1975, p. 146.

(11) L'A.L.A.M.O. (Atelier de Littérature assistée par la Mathématique et l'Ordinateur), qui présente ses travaux notamment dans le n° 95 de la revue *Action poétique*, est en partielle intersection avec l'OULIPO, dont il poursuit les recherches, en particulier dans le domaine de la littérature combinatoire (cf. notamment dans ce numéro la contribution de Paul BRAFFORT (membre également de l'OULIPO)).

(12) Voir Bibliographie.

(13) Compte-rendu in BLANCHARD (1983).

(14) Voir articles de BALPE, retraçant des expériences en milieu scolaire.

BIBLIOGRAPHIE

- ANIS (J.) (1978) *Essai d'analyse sémiotique de l'espace textuel dans un corpus "poétique"*, 3° cycle Paris X Nanterre.
- (1983a) *Préparatifs d'un texte : La Fabrique du Pré de F. Ponge*, Langage 69 (mars 83), pp. 73-83.
- (1983b) *Vilisibilité du texte poétique*, Langue française 59 (septembre 83), pp. 88-102.
- ARRIVE (M.) (1978) *Le Texte* (partie "Grammaire et Linguistique" de l'article "texte"), Grand Larousse de la langue française, Larousse, t. VII, pp. 6042-6046.
- (1982) *Avant-texte, texte, après-texte*, Actes du Colloque International de Textologie (Matrafured 1978), CNRS Paris - Akademiai Kiado Budapest.
- BALPE (J.-P.) (1983) *L'ordinateur, sa muse*, Pratiques 39, oct. 83, pp. 68-75.
- (1984a) *Ecriture, ordinateur et pédagogie*, TEM (Texte en main) I, printemps 84, pp. 39-47.
- (1984b) *L'ange ou le diable en boîte?*, Action poétique 95, pp. 6-10.
- BARTHES (R.) (1968-75) *Texte (Théorie du)*, Encyclopaedia Universalis, vol. XV, 1980, pp. 1013-1016.
- BELLEMIN-NOEL (J.) (1972) *Le texte et l'avant-texte*, Larousse.
- BLANCHARD (G.) (1983) *Pour un "coup de dés" télématique*, Langue française 59, pp. 121-128.

- BRAFFORT (P.) (1984) *La littérature assistée par ordinateur*, Action poétique 95, pp. 12-20.
- CERQUIGLINI (B.) (1983) *Eloge de la variante*, Langages 69, pp. 25-36.
- ECO (U.) (1979) *Lector in fabula - la cooperazione interpretativa nei testi narrativi*, Bompiani, Milano.
- GREIMAS (A. J.)
et COURTES (J.) (1979) *Sémiotique - Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, Hachette.
- GRESILLON (A.)
et LEBRAVE (J.-L.) (1982) *Manuscrits, linguistique, informatique, Avant-texte, texte ...*, pp. 177-189.
- HJELMSLEV (L.) (1968-71) *Prolégomènes à une théorie du langage*, Minuit.
- LAUFER (R.) (1972) *Introduction à la textologie*, Larousse.
- (1983) *Langages* 69, "Manuscrits - Ecriture - Production linguistique", mars 83.
- LEBRAVE (J.-L.) (1984) *Le traitement automatique des brouillons*, Programmation et Sciences de l'Homme 3, LISH-CNRS.
- (1975) *Lexis - Dictionnaire de la langue française*, Larousse.
- (1977) *Littérature* 28, "La genèse du texte", décembre 77.
- (1967-81) *Petit Robert 1 - Dictionnaire de la langue française*, Le Robert.
- VIRBEL (J.) (1982) *La composante matérielle des structures textuelles*, Approches formelles de la sémantique naturelle, CNRS - UPS - UTM - ADI, Laboratoire de Langages et Systèmes informatiques, Toulouse.